

1905 et Little Ne-homo

Il y a des années où souffle l'esprit. C'est-à-dire où les représentants des disciplines les plus diverses se font écho l'un à l'autre. C'est le cas de 1905. De toute part, Homo y découvre le discontinu. Alors que toutes ses traditions jusque-là l'avaient incité à croire que le fond du monde est continu.

1905. Winsor Mc Cay joue avec les feuilles de ses *Dreams of the Rarebits Fiend* (Rêves du mangeur de fondues)

Depuis des siècles, on raconte des histoires en juxtaposant des images. En tout cas, depuis l'Égypte et la *châsse de sainte Ursule* de Memling. Les scènes se suivent, comme dans le cours de choses. Et le blanc entre les images est là pour coudre les étapes de l'histoire dans une même vue générale, une temporalité suivie. Or ici il m'a pris la fantaisie, au lieu de mettre des cadres l'un à côté l'autre, de les empiler, en faisant ainsi des pages de quatre lignes et de deux colonnes ou trois. Apparemment, rien de bien méchant, d'autant que j'ai sagement aligné mes cadres horizontalement et verticalement, de sorte que les blancs qui les séparent forment des lignes et des colonnes en bon ordre. Rien de très neuf, sinon qu'on peut voir la première et la dernière image en même temps, et même les parcourir selon diverses diagonales. Et pourtant j'ai l'impression d'être devant quelque chose de vraiment révolutionnaire, de presque inquiétant. Dans ce dispositif, le **blanc entre les cases** n'est plus là pour les relier, les embrasser. On dirait qu'il se creuse comme du vide. Qu'il crée des **moments** et des **lieux d'annulation**.

1905. Max Planck

C'est à ne pas le croire. J'envoie une onde électromagnétique d'un émetteur à un récepteur, et voilà que l'émission et la réception ne se font pas de manière continue. C'est comme si la « lumière », comme on dit de façon familière, **partait par grains et arrivait par grains**. Mais qui a jamais vu du grain dans un phénomène physique fondamental ? Depuis toujours, le monde va de la cause à l'effet. Entre la cause et l'effet il ne saurait y avoir du trou, du vide, du no man's land. Autant dire que dans mes émetteurs et mes récepteurs, il y a je ne sais quoi qui n'est plus ni des causes ni des effets au sens courant. Ni non plus, pour finir, espace et temps. Toute la physique archimédienne, galiléenne, cartésienne, newtonienne ne serait plus que des cas particuliers de principes plus généraux ! C'est si fou que je n'ose même plus en parler à mes étudiants. Ils me regardent d'un drôle d'air depuis que je leur en ai touché un mot. Pourtant j'ai pris la précaution de leur communiquer les faits, sans trop parler des conséquences.

1905. Winsor Mac Cay

Au vrai, dans le dispositif de mes *Rêves d'un amateur de fondues*, ce n'est pas seulement le rapport entre les cases qui est déroutant, mais aussi ce que je mets dans ces cases. Si dans la première, je fais un bonhomme, dans la suivante je suis presque sûr qu'il va se mettre à tourner sur lui-même d'un tour entier, d'un demi tour, d'un quart de tour, d'un double tour, de façon chaque fois instantanée. Ou bien aussi qu'il va s'allonger, rapetisser, grossir et rétrécir instantanément. Voilà qui est plutôt glaçant, car sans causalité continue, pas d'événements au sens courant ; et sans événements, pas de monde. Et dans quel genre d'état d'esprit cela nous plonge-t-il ? Ce ne sont pas des rêves, car il n'y a pas de *dreams* si systématiques. Ni de simples musardises, puisqu'il n'y a pas de *musings* si délirants. En anglais, le moins mauvais mot serait *reverie*, au sens étymologique de *resver*, à savoir délirer. Je titrerai pourtant ***dreams***, parce que *reverie* est un peu trop savant en anglais. Puis, quand même, ces visions ont quelque chose de celles qu'on peut apercevoir dans le moment où on s'éveille d'un cauchemar, donc d'un rêve, après une indigestion. Un cauchemar calme. Favorisant quelque chose de cette ***attention flottante*** que recommandent mes contemporains Einstein et Freud. Le premier parce qu'il y trouve ses solutions quand il conduit son bateau sur le Lac de Zurich. Le second parce qu'il y fait ses diagnostics, quand il est assis derrière son patient couché.

1905. Albert Einstein

L'ami Planck est encore bien timide. Il parle comme si ses *quanta* ne se produisaient qu'à l'instant où des ondes électro-magnétiques s'émettent et se reçoivent. Or ce sont ces ondes elles-mêmes **qui sont granulaires**. C'est même pour avoir vu cet « effet photoélectrique » qu'un de ces quatre matins j'aurai mon Nobel, plutôt que pour la Relativité. En vérité, ce qui va tarabuster les physiciens durant tout le XXe siècle ce ne sont pas tellement les courbures, les expansions et dilatations qu'on attribuera à mon espace-temps relativiste ; tout cela demeure relativement intuitif, donc embrassable, et par là rassurant. Ce qui troublera le sommeil des physiciens ce sont les Quanta, où les *continuités* causales seront remplacées par des « **spins** » ; les *mesures* d'états par des **comportements** d'états ; les *points* par des **cordes** ; je devine même un jour des géométries non commutatives <<<Alain Connes ? >>>. En sorte que les mots « espace », « temps », « espace-temps » sont bien mis à mal <<< Marc Lachièze-Rey ? >>>.

1905. Winsor Mc Cay, qui jette cette fois un coup d'oeil sur les premières planches de *Little Nemo*.

Est-ce à cause de la pauvreté combinatoire de mes *Dreams* que j'ai commencé il y a peu une série où quelques cases du multicadre sont déplacées à droite ou à gauche, surtout en bas de page ? L'effet du blanc d'annulation est alors encore plus puissant, parce qu'il s'immisce partout. Et, du coup, finie la combinatoire élémentaire. Cette fois, quand je passe d'une case à l'autre, mon crayon, ma plume et mon pinceau échappent presque à ma main pour créer des **engendremments, croissances, proliférations, bourgeonnements** ; ils jouent à Lamarck et à Darwin. Des organes deviennent d'autres organes. Des lézards ont des pattes qui deviennent des palmes, ou des ailes. En sorte que des lézards deviennent des poissons ou des oiseaux ; un rocher se met à grouiller de feuilles ; des feuilles se reminéralisent en rochers. On le voit, les Anciens avaient tous les moyens

de faire des « comic strip », et ils n'y ont même pas pensé. C'est peut-être qu'ils étaient « fixistes », et pas « évolutionnistes » comme nous. On me dit souvent que, dans la splendide impression couleur du « New York Tribune », mes couleurs font des **irisations**. Normal. L'irisation est soeur de la prolifération évolutive.

1905. D'Arcy Thomson

Pourquoi est-ce que je m'amuse tant à traduire les travaux d'Aristote sur les parties des animaux (*De partibus animalium*) ? Serait-ce qu'il devine à chaque page une logique qui opérerait la succession des stades embryologiques. Malheureusement, il était peu friand de mathématique et il n'avait pas lu Darwin. Tandis que moi j'ai beau être un modeste mathématicien, un modeste biologiste et un modeste dessinateur, quand je vois un vivant, je passe à des vivants d'autre sorte rien qu'à manier un compas et une règle (les deux seuls instruments réclamés par Euclide). Dans les contours généraux, mais aussi pour les détails : plumes, écailles, poils. Il faudrait classer tout ça. Dans dix ans, j'aurai un gros ouvrage, qui s'intitulera ***On Growth and Form***. Ça n'intéressera pas les Latins, qui ne voient partout que droit et morale, mais diablement les Anglo-Saxons, congénitalement biologistes et évolutionnistes. Quelqu'un m'a dit qu'un certain Mc Cay, un cartoonist Américain, obtient lui aussi des dizaines de dinosaures différents, rien qu'à suivre les suggestions de ses cadres irrégulièrement superposés.

1905. Winsor Mac Cay

Ce sont aussi les récits qui s'animent. Les personnages et les objets ne se contentent plus de tourner sur eux-mêmes, ou de seulement grandir, rapetisser, gonfler, maigrir, comme dans les *Dreams*. Maintenant, ils se **rencontrent**, créant de **vrais événements** : A entre dans B, et le fait éclater, B englobe A, et l'emprisonne ou le digère, dans une poche. En 1902, Emil Fisher a reçu le premier prix Nobel de chimie pour avoir montré que les protéines (gr. proteios, de première importance) s'accrochent entre elles par des **effets clés-serrures**, ce qui leur permet de bâtir anatomiquement des organismes, et aussi d'y assurer physiologiquement des échanges d'énergie et d'information. Or, des effets clés-serrures sont partout dans mes dessins. Il y aurait donc dans mes multcadres plus de topologie que de géométrie. Et c'est vrai que déjà dans mes *Dreams*, des gratte-ciels que mon héros traverse sont d'abord bien dessinés selon la perspective (géométriquement) que m'a apprise mon bon maître Goodeson, mais, à mesure qu'il s'y avance, devenu grand comme eux, il les ouvre et les recourbe comme des pétales (topologiquement). Je pressens qu'un jour un dessinateur BD se surnommera **Moebius**, du nom de cette figure topologique très populaire obtenue quand on tord d'un demi-tour une extrémité d'un ruban, qu'on la colle à l'autre extrémité, et qu'on obtient ainsi une bande fermée dont les deux faces sont à la fois dedans et dehors.

1905. Henri Poincaré

Si l'on veut aller au fond, la **Géométrie** c'est bien, mais la **Topologie** c'est mieux. Pythagore et Platon avaient cru pouvoir reconstruire l'Univers avec des cercles, des carrés, et des polyèdres ; et Descartes avec des proportions. A ce compte, on trouve bien un Cosmos, mais pas l'Univers. Leibniz a vu qu'avant ces figures mesurables et égalisables, en-dessous d'elles, il y a une mathématique plus initiale, qui se contente de jouer avec le proche et le lointain, le continu et le discontinu, le contigu et non-contigu, le chemin et le non-chemin, et surtout l'entourant et l'entouré. L'effet (topologique) clé-serrure d'Emil Fisher suffit à assurer à la fois le tenon-mortaise du charpentier et la coaptation sexuelle des vivants, ce qui n'est pas peu de chose. Bien sûr, pour saisir pleinement la fécondité de la topologie, il faudra, après la Topologie générale dont je viens de parler, édifier une Topologie différentielle, laquelle, sur le modèle de la fonce, ou « catastrophe de Riemann », explore encore le pli, la queue d'aronde, le papillon et les trois ombilics hyperbolique, elliptique, parabolique. On le voit par ces exemples, une « catastrophe » est une transformation qui comporte une singularité, c'est-à-dire un point de l'espace-temps où la courbure de l'espace-temps devient infinie. Dans cinquante ans quelqu'un démontrera peut-être que **les catastrophes élémentaires sont en nombre limité**. Je viens d'en compter sept. Affaire à suivre.

1905. Winsor Mc Cay

Cependant, si mes blancs décalés suggèrent de vraies histoires, je sens bien qu'elles sont en nombre restreint. Il y a des millions de romans possibles, et même des milliers de formes de roman possibles ; c'est que l'imagination romanesque se meut encore dans la vie quotidienne d'Homo, donc parmi les systèmes techniques et sémiotiques, et qu'il y a des millions de situations techniques et sémiotiques envisageables. C'est tout différent pour la bande dessinée. Comme elle est très topologique, ses situations seraient en nombre très limité, comme les catastrophes élémentaires <<<les sept de René Thom ? >>>. Ce qui l'obligerait à l'essentiel, voire à l'archaïsme. Paléontologique, même quand elle dessine des vivants actuels. Voyant des « cités obscures » sous les villes d'aujourd'hui. Attentive aux logiques fondamentales dès qu'il y a parole <<<Quick et Flupke ? >>>. S'adressant à des Humanoïdes, associés ou non, plus qu'à des Humains. Sorte d'écho des savanes.

1905. Erik Satie

Cette année, moi musicien autodidacte impénitent, j'ai décidé de m'inscrire à un cours de composition. Mais ce n'est pas pour renier mes *Morceaux en forme de poire*, mes *Véritables préludes flasques*, mes *Pièces à faire fuir*, mon *Pour un chien*, où Debussy et Ravel ont bien dû voir quelques chose puisqu'ils en ont orchestré. Peut-être une certaine façon de **topologiser la musique**, plutôt que de la géométriser, comme Bach et Mozart. D'être encore plus essentiel à force d'être simple, en des succession d'accords de neuvièmes. On prétend que je suis mystique autant que comique. Comme la bande dessinée. Je médite un *Socrate* sur des textes de Platon. Et c'est même pour ça que j'ai choisi pour école la Schola Cantorum.

1905. Winsor Mac Cay

Ce qui est remarquable aussi dans mes nouveaux dessins, c'est le statut de l'écriture. Là où, dans mes *Dreams*, le texte narratif reste à l'ancienne, en dessous des dessins, et sauve ainsi une continuité narrative, au contraire, dès que mes cadres se décalent, les textes envahissent les dessins, ils s'y entourent de **bulles** souvent un peu tremblées, et prennent des formes qui en font presque des figures. Cela induit une **calligraphie** plus analogique que digitale. Et du coup la langue comme telle bouge aussi. Des OOOOOHH ! Des WAAAooo ! Je vois poindre des « stroumpfs stroumpfés stroumpfant stroumpfement des stroumpferies ». Comme si le langage voulait à son tour se faire élémentaire, archétypal, stéréotypé selon les stéréotypes du moment. Langage enfantin, discours reporter, discours scientifique, en tout cas, des masses d'incidentes émotives qui ne veulent pas dire grand chose. Comme pour faire plaisir au Rousseau des *Origines du langage*. Evidemment, l'élémentaire peut s'élever au divin, le comique au mystique, dirait Satie, et faire d'H-A-R-Z-A-K un nom de Dieu !

1905. James Joyce

A vingt-trois ans, on commence à voir où on veut en venir. Raconter des histoires romanesques dans un langage plus ou moins séduisant, le « bien écrit », ce n'est pas mon truc. Par contre, ce que j'entends, peut-être comme mal voyant, c'est le langage lui-même, comment il détermine ce qui *peut être et ne peut pas être*. A condition de ne pas s'en tenir à ses grammaires et à ses dictionnaires, fixistes, et de remonter à ses organisations phonosémiques secrètes, évolutionnistes, quand il bafouille encore, se cherche, hésite entre trois ou quatre mots, trois ou quatre syntagmes, encore parfois superposées. Nous, habitants de Dublin, au bout de l'Europe, nous pratiquons ce sport du matin au soir, croisant l'irlandais, l'anglais, le celtique, le latin d'église, des langues européennes à la fois germaniques, anglo-saxonnes et romanes. Parmi ces frottements culturels incessants, apparaissent alors les éléments, les grains du langage, formant des pleins métaphoriques, mais tout autant des vides métonymiques. En 1897, le Mallarmé de *Jamais un coup de dé n'abolira le hasard* a voulu faire apparaître cela en disposant ses lignes par double page, où le lecteur pour descendre d'une ligne à l'autre est contraint de sauter d'une page à l'autre, faisant que les blancs « assument l'importance, frappent d'abord (...), créant des **subdivisions prismatiques de l'Idée** ». J'écrirai l'*Ulysses* de cette langue archétypale, avant un *Finnegans Wake* pathétique, mystique, comme Satie.

1905. Winsor Mc Cay

Mais, enfin, où et quand cela se passe-t-il ? Déjà pour les *Dreams*, j'ai parlé de rêverie, de resver, délirer, Cette fois, c'est si prolifique, si broussailleux, que je pense plutôt à un *Slumber* dans un *Slumberland*, où tous les éléments, vivants et inertes, deviennent aussi connectifs que les neurones dont Golgi vient de tirer les premières images. Ça foisonne de partout, au point que tout, strictement tout devient possible.

1905. Sigmund Freud

Je commence à me demander sérieusement si le **Slumberland** de Mc Cay n'est pas plus pertinent que ma fameuse topique à trois étages : Conscient, Préconscient, Inconscient. Et n'ai-je pas été un peu vite, quand, pour saisir l'Inconscient, j'ai foncé sur le rêve, dont j'ai fait un accomplissement détourné (symptomatique) du désir ? Mon *Unbewusste* se donne alors comme une source souterraine, une cave ou une caverne, une chaudière, en tout cas un endroit en-dessous, selon la bonne vieille topique occidentale, néoplatonicienne, chrétienne et rationaliste, - pour en avoir l'indigestion, lisez le *Protreptique* de Jamblique, - alors que la forêt de son « slumber » à lui connecte de feuille en feuille, de branche en branche, de dendrites en axones, créant en toute direction des connexions innovantes, ou redistribuant des connexions anciennes inutiles ou malheureuses, ou bien aussi aboutissant à des « bugs » récurrents, ceux qui vont m'obliger à postuler une pulsion de mort pour rendre compte des rêves traumatiques. Evidemment, j'ai des excuses. Ma *Traumdeutung* est sortie en 1900, et c'est seulement deux ans après, en 1902, que **Golgi** a commencé à colorer les neurones, puis que **Ramon y Cajal** a tellement perfectionné son procédé que maintenant le système nerveux central saute aux yeux ; du moins à ceux de Sherrington. Peut-être que son dessin multicadré lui a prouvé que, dans nos pensées, il y a moins de grands vecteurs et de grandes intentions, qu'un fourmillement. Alors que moi, aristotélicien invétéré, je continue à voir partout des accomplissements du désir, donc des causes finales. Or cela, ça peut marcher pour des névrotiques, comme mes patientes viennoises, écartelées dans des contradictions d'idiotopes <<< René Lavendhomme ? >>>, qu'il suffit de repérer pour les transfigurer. Et si le rêve était ce moment paradoxal du sommeil où le silence musculaire permet les plus folles activations des neurones cérébraux en vacances de leurs obligations quotidiennes, et pouvant alors réorganiser leurs idiotopes trop aberrants <<< Dominique Bourn ? >>>. Et si la cure psychanalytique était un moment d'activation diurne des idiotopes favorable à leur réorganisation <<< Bourn et Lavendhomme ? >>>, sans voir toujours de la sexualité partout. Il faudrait que j'aie le temps d'observer chez mon chat ses R.E.M. (Rapid Eyes Movements) quand il dort. Et aussi d'aller prendre un café très fort avec mon voisin Schumpeter, ce bouillant économiste de 22 ans, qui fait une théorie de l'innovation par les noeuds de connexions imprévues, que perçoivent et exploitent les *innovateurs*, les *entrepreneurs*, tous concepts qui ne sont pas mon fort, moi hanté par le modèle homéostatique d'un Walras <<< general economic equilibrium >>> de la psychologie.

1905. Winsor Mac Cay

Dans mon Slumberland, reste à définir le héros qui s'y meut. A coup sûr, il sera plutôt **adolescent**, à moins qu'il appartienne « à l'âge adulte de l'enfance ». En tout cas, l'essentiel est qu'il ne soit pas un « Moi » majusculé à la Descartes, ni un « Je-moi » occidental quelconque, et surtout pas un « Je... moi-même ». Les « moi » partent toujours d'une source supposée ponctuelle, d'un idiotope unificateur, d'une intériorité qui s'entretient et se réchauffe si bien du pli central entre les deux pages égale d'un codex manuscrit ou imprimé, sous la lumière unificatrice d'un lampadaire. Or, dans le multicadre aéronef de la BD, même quand il se dispose en double page, il n'y a plus de foyer, ni de point d'ancrage, ni de moi ; même le pli central n'y est plus central. Bref, le nom du héros du Slumberland ne saurait être positif. Il faut marquer combien il est **non-homme, ne-homo, nemo**. Tiens, le héros des *Vingt-mille lieues sous les mers* de Jules Verne s'appelait déjà comme ça ! La différence c'est que, pour parcourir par le dessous tant de mers, le **Capitaine** de sous-marin **Nemo** dut être un grand héros. Tandis que, perdu parmi ses

connexions pullulentes de sous-bois, ou de neurones, mon **Nemo** à moi se sent, au contraire, très petit, strictement noyé, perdu dans la slumber party du Slumberland. Je titrerai : **Little Nemo**.

Post-Scriptum

Admettons que ce qui caractérise un siècle anthropogéniquement, c'est moins des **oeuvres particulières**, même insignes, que de **nouveaux media**, qui pénètrent et transforment les esprits d'instant en instant. Alors, les deux révolutions anthropogéniques majeures du XXe siècle sont sans doute, plus que Joyce ou Picasso, la Photographie (Talbot, 1840) et la Bande dessinée (Mc Cay, 1905), toutes deux granulaires, quantiques, digitalisantes jusque dans l'analogique. Discontinues autant au moins que continues. Avec toutes deux la même évacuation du Moi, au profit d'un X-même (www.anthropogenie.be et www.anthropogeny.be). Un siècle avant que les philosophes s'en avisent. Comme il a fallu trois siècles pour que Platon formule un peu clairement ce qui se déclarait dans les vases grecs du VIIIe siècle BC.

Henri Van Lier